

## COMPOSITION DE PHILOSOPHIE

### ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Jacques-Olivier BÉGOT, Philippe BÜTTGEN, Véronique DECAIX, Raphaël EHRSAM, Julien FARGES, Yala KISUKIDI, Alexandra MICHALEWSKI, Mélanie PLOUVIEZ, Nicolas RIALLAND, Stéphanie ROZA.

**Coefficient** : 3

**Durée** : 6 heures

**Sujet** : Qu'est-ce que penser ?

#### I. ANALYSE DES NOTES

Dans l'ensemble, les candidats au concours B/L préparent sérieusement l'épreuve écrite de philosophie. La moyenne de l'épreuve augmente par rapport à l'an passé (8,94/20 pour la session 2017, 8,57/20 pour la session 2016) pour un nombre de candidats stable (775 candidats présents contre 764 l'an passé).

Les notes se distribuent de 0 à 19 avec un écart-type équivalent à celui de l'an passé (3,36 pour la session 2017, 3,37 en 2016). Le nombre des copies indigentes (notées entre 0 et 3) reste relativement faible : 23 sur 775. Le nombre de copies médiocres, sanctionnées par des notes allant de 4 à 8, demeure en revanche important : 350 sur 775, soit plus de 45%. Ces copies en sont restées le plus souvent à une démarche simplement illustrative et cumulative, énumérant des exemples de pensée et passant sans nécessité argumentative d'un aspect à l'autre de la pensée. Beaucoup de ces copies ont contourné la difficulté posée par la question « Qu'est-ce que penser ? » en lui substituant la question « Pense-t-on librement ? » et en proposant un devoir globalement hors-sujet et souvent superficiel. Un quart des copies (200 sur 775) correspondent à des prestations moyennes, qui ont reçu des notes comprises entre 9 et 11. Ces copies présentent des éléments ponctuels de réflexion intéressants, sans parvenir cependant à les articuler autour d'un problème philosophique unifié et selon une ligne argumentative cohérente. Le nombre de copies ayant reçu une note supérieure à 10/20 augmente à nouveau, et cette fois-ci fortement, ce dont le jury se réjouit : 278 (36%) contre 204 (27%) en 2016 et 170 (23%) en 2015. Cette augmentation s'explique par celle du nombre de candidats ayant obtenu une note comprise entre 11 et 15 : 191 contre 179 l'an passé. 21 copies correspondent à de très bonnes dissertations ayant obtenu 16 et 17/20 ; 7 à d'excellents travaux, ayant obtenu 18 et 19/20.

#### II. REMARQUES GÉNÉRALES

« Qu'est-ce que penser ? » pose une question de *définition*. La particularité des définitions en philosophie est qu'elles ne peuvent être données à l'entrée du propos, comme en géométrie. Il faut s'approcher d'elles, pas à pas, et plusieurs méthodes s'offrent pour cela. L'une ne pouvait pas être demandée à des étudiants de classes préparatoires, du moins dans son plein développement : elle consiste à tester les définitions de l'acte de penser en les confrontant et en progressant à partir de leurs contradictions. Ce que les candidats pouvaient savoir et dire à ce sujet était

évidemment bienvenu, mais non exigible.

L'autre méthode est de *description*, et elle était pour sa part pleinement attendue. Elle se subdivise en deux étapes : chercher les différentes opérations dans lesquelles chacun s'accorde à trouver de la pensée (réfléchir, connaître, imaginer, croire, créer), et avancer vers la définition à partir de ce qui les réunit et les distingue ; à l'intérieur de cette recherche, discerner une question directrice et en tester de nouveau le bien-fondé. Ce pouvait être, par exemple, la question de savoir *ce que l'on fait quand on pense*, qui atteignait un point de généralité à partir duquel le propos pouvait être relancé : sommes-nous sûrs en effet de *faire* quelque chose quand nous pensons ? Ne faut-il pas plutôt se demander *ce qui se passe quand on pense* ? De ces deux questions à confronter, les enjeux philosophiques ressortent immédiatement : question du rapport entre pensée et action, et donc aussi entre pensée et contemplation, à travers la distinction à interroger entre des degrés de la pensée ; question du caractère personnel ou impersonnel de la pensée, et donc de son *sujet*.

Sans surprise, on retrouvait donc dans le sujet plusieurs questions de philosophie fondamentale, entre lesquelles le jury n'établissait aucune hiérarchie *a priori* : l'essentiel était de voir si et comment les candidats amenaient ou *produisaient* ces questions à l'intérieur d'un développement personnel et organisé. Toute tentative, même inaboutie, pour décrire une opération ou événement de pensée (un raisonnement, une démonstration, une analyse et une synthèse, les étapes d'une méditation) ne pouvait que recueillir l'assentiment des correcteurs. L'évaluation s'est faite alors à partir de la capacité des candidats à *élaborer* leurs descriptions, et à partir d'elles. Au bout de ces descriptions, un des enjeux du sujet résidait dans la possibilité ou l'impossibilité de produire une définition de la pensée, c'est-à-dire de donner à la question posée une réponse pouvant en tous points satisfaire aux exigences d'un « Qu'est-ce que ? ». Les objections, en la matière, pouvaient être esquissées en introduction et précisées tout au long du développement. Elles concernent bien sûr le statut d'une définition de la pensée donnée par le seul instrument à notre disposition – la pensée. Les apories mais aussi les puissances de la réflexion entraient de plain-pied dans le domaine du sujet à traiter. Il revenait ainsi aux candidats de combiner librement les trois exigences de la *définition*, de la *description* et de la *réflexion*.

Les candidats n'ont pas su tous échapper aux difficultés de ce sujet vaste, classique, mais sans piège. La question « Qu'est-ce que ? » a conduit de nombreuses copies à concevoir une démarche seulement illustrative et cumulative, voire litannique, évoquant des “cas de figure” possibles ou probables, passant sans nécessité argumentative d'un aspect à l'autre de la pensée, chacun de ces aspects semblant alors évoqué de façon arbitraire : penser, c'est être conscient de soi, mais c'est aussi une activité liée à la connaissance, mais aussi à la liberté, mais aussi... etc.

Les copies ont péché pour n'avoir pas vraiment su opter entre plusieurs traitements possibles, plusieurs aspects exploitables (le lien entre la pensée et la connaissance objective, entre la pensée et la philosophie, le caractère individuel ou collectif de l'activité de pensée, la question de savoir s'il existe une “bonne” manière de penser, et si oui, avec quels critères, etc.), papillonnant d'une chose à l'autre sans progression réelle. L'impression d'un catalogue de remarques, plus ou moins intéressantes et pertinentes selon l'effort de réflexion, la culture philosophique, ou les qualités rhétoriques du candidat, a été prédominante. Il était fréquent de trouver une analyse intéressante ou une bonne partie au sein d'un devoir sans réelle colonne vertébrale et sans questionnement de fond. Le jury s'est néanmoins efforcé de valoriser ces bons aspects dans la notation.

Il a été plus sévère en revanche pour les copies qui ont cherché – et, hélas, souvent réussi – à contourner le sujet. Beaucoup ont ainsi inventé un nouveau sujet en traitant la question : pense-

t-on librement , ce qui a produit des devoirs globalement hors sujet et souvent superficiels. Mieux vaut se donner des objectifs modestes mais *écouter* véritablement la question posée, plutôt que de lui en substituer d'autres (parmi les plus fréquents : penser, n'est-ce pas le propre de la condition humaine ? Penser n'est-il pas la manifestation de notre liberté ?), dans le seul but de remplir des feuillets d'examen.

### **III. REMARQUES SUR LE TRAITEMENT DU SUJET**

Si de nombreuses copies ont bien vu que le sujet invitait à s'interroger plutôt sur la pensée comme acte que sur la pensée comme donnée ou comme état, beaucoup se sont toutefois éloignées du cœur du sujet en déplaçant leur attention du côté des conditions de la pensée, de la finalité de pensée ou, plus souvent, de sa signification. Au lieu d'une analyse serrée de la nature ou des procédures de cette activité qu'on nomme « penser », les candidats proposaient alors un libre-propos sur la signification qu'il est loisible d'attribuer au fait de penser et se perdaient souvent dans des considérations générales et convenues sur l'exception humaine. Parfois, la pensée est devenue le prétexte à interroger la liberté humaine ou la subjectivité comme telles. Que ces notions soient impliquées, à des degrés divers, dans l'acte de penser est une chose, mais qu'elles soient conçues comme le centre de gravité de la dissertation en est une autre, qui a conduit parfois à des développements hors-sujet. Les meilleures copies sont celles qui ont su se rendre attentives à la spécificité du penser, en interrogeant par exemple son rapport au temps, son caractère continu ou discontinu, la variété problématique de ses manifestations, ou, dans une perspective aristotélicienne, en interrogeant le type de *praxis* qu'est la *theoria*.

Il est par ailleurs étonnant qu'un si grand nombre de candidats considèrent comme allant de soi que les animaux ne pensent pas, au point que la plupart d'entre eux ne prennent même pas la peine d'argumenter sur ce point. Au contraire, une analyse des réactions de certains animaux dans différents contextes, un détour par l'éthologie, pouvaient apporter beaucoup à l'étude de ce que c'est que penser. Un cartésianisme caricatural a entraîné beaucoup de copies à faire l'impasse sur ces aspects pourtant cruciaux.

De façon générale, les candidats ont semblé craindre de restreindre la pensée à la réflexion rationnelle ordonnée à la production de la vérité et ont cherché à faire droit au sens courant et large de l'acte de penser comme « avoir quelque chose en tête », parfois synonyme de « se souvenir » ou d' « imaginer ». Si ce souci était louable, trop de candidats s'en sont contentés. Les meilleures copies sont celles qui ont su articuler la fidélité au sens large de la pensée et le souci d'en déterminer un sens éminent. Dans cette dernière perspective, on pouvait attendre des candidats qu'ils s'efforcent de ressaisir la nature de la pensée en clarifiant ses procédures. On peut regretter la grande rareté des copies qui ont su tirer parti de la distinction entre l'intuitif et le discursif, entre l'analyse et la synthèse, ou encore qui se sont souvenues de l'existence de la logique, de la théorie du raisonnement démonstratif, des principes d'identité, de contradiction et du tiers-exclu, du syllogisme et de ses présupposés – bref, de tout le *formel* de la pensée que la philosophie n'a jamais cessé de mettre en œuvre et d'interroger à la fois.

Précisément, le sujet offrait l'occasion d'interroger la philosophie comme telle, en posant la question de savoir si oui ou non, et en quel sens, elle pouvait revendiquer un monopole de la pensée. C'est dès lors le rapport entre la philosophie et les sciences qui était en jeu, croisant la volonté souvent réaffirmée par les philosophes d'une philosophie scientifique. La formule de Heidegger, « La science ne pense pas », a parfois été convoquée avec profit par les candidats pour

faire droit à cet aspect du sujet, qui a ainsi permis aux meilleures copies de témoigner du fait que la philosophie elle-même peut se réfléchir dans une dissertation de philosophie. Ce n'est certes pas l'unique tâche d'une dissertation de philosophie, et il faut se prémunir d'un recours systématique à la méta-philosophie, mais dans un dosage raisonnable, le sujet se prêtait à la réflexivité, c'est-à-dire, pour les candidats, à un premier bilan de ce que l'apprentissage de la philosophie a signifié pour eux depuis la classe terminale.

#### **IV. CONSEILS DE MÉTHODE**

##### ***1. Remarques préalables sur la forme des copies***

Le jury veut rappeler que la longueur de la copie n'est pas toujours un gage de qualité et qu'il convient de veiller avant tout à la maîtrise du propos et à la valeur des arguments, sans format préétabli mais dans des limites raisonnables. Ce rappel entend s'inscrire contre la propension croissante des candidats à considérer que se relire est superflu. Dans beaucoup de copies, on a souvent l'impression que le candidat réfléchit au fil de la plume sans avoir prévu où il allait.

Il est souhaitable de proscrire autant que possible l'usage du jargon (« l'acte pensif », etc.), d'éviter de céder aux raccourcis ou aux facilités verbales (« Descartes a réalisé qu'il existait ») ou conceptuelles (le *cogito* n'est pas « une (célèbre) formule »). En aucun cas l'emphase rhétorique ne constitue un argument.

##### ***2. Nécessité d'une réflexion préalable sur la forme du sujet***

La formulation du sujet sous la forme d'un « Qu'est-ce que ? » a eu pour effet de faire ressortir chez les candidats un certain nombre de difficultés de méthode et, corrélativement, la tendance à appliquer des « recettes » qui, en l'occurrence, donnaient peu de fruit.

Ainsi, définir les termes du sujet pour en tirer un problème directeur n'était pas possible ici, puisqu'il s'agissait au contraire de parvenir à une définition. Commencer la copie en proposant une définition, même provisoire, de la pensée était donc maladroit. Il fallait plutôt s'efforcer de construire un problème lié à l'entreprise même de définition. Dans cette perspective, comme on l'a vu, la remarque selon laquelle la pensée était requise pour définir la pensée pouvait servir de point de départ et conduire rapidement les candidats à convoquer la notion de réflexion pour rendre compte de cette auto-référentialité.

De même, la formulation du sujet privait les candidats de la ressource d'user de la tournure « Qu'est-ce que ? » pour énoncer un problème directeur. À cet égard, le sujet obligeait à bien distinguer question et problème, et les meilleures copies sont celles qui se sont efforcées de ne pas prendre l'un pour l'autre et de mettre au jour les difficultés qui faisaient de cette question un sujet de réflexion à part entière. Dans les meilleures copies, l'analyse grammaticale du verbe « penser » (transitif ou non, direct ou indirect, penser à et penser que) a pu servir de point de départ pertinent pour poser un problème clair.

On peut rappeler à cette occasion que multiplier les questions dans toutes les directions thématiques ne rend pas le propos plus problématisant, et que l'alternative entre le bénéfique et le néfaste ne pose aucun problème véritable. Il faut faire attention, par ailleurs, à *ne pas déguiser en problématique la thèse qui sera soutenue par la dissertation*, en recourant de façon factice à l'expression « dans quelle mesure » : ainsi la question « Dans quelle mesure la pensée est-elle le propre de

l'homme tout en lui permettant de construire un savoir du monde qui l'entoure ? » ne peut-elle en aucun cas faire fonction de problème directeur pour une dissertation.

### ***3. Exemples de problématisation réussie***

Les bonnes copies sont celles qui ont organisé un parcours réussissant à articuler l'unité d'une ligne définitionnelle progressivement révélée (par exemple : « penser, c'est produire rationnellement un discours de vérité ») et le caractère protéiforme de l'activité de penser. De la sorte, les candidats ont pu aborder les conditions nécessaires à l'exercice de la pensée : la méthode, l'éducation, le dialogue, l'usage des catégories, etc.

Plusieurs candidats ont su rechercher des oppositions au cœur des pluralités de significations du verbe « penser ». Il était fécond, dès lors, de construire un problème distinguant une approche descriptive de l'acte de penser d'une approche plus normative (par exemple : « Que doit-être l'acte de penser ? », qui dans certaines copies a pris la forme : « Qu'est-ce que bien penser ? »). Dans ce dernier, le sujet permettait d'interroger la démarche philosophique en elle-même, ses normes, ses exigences, ou plus généralement l'essence de tout acte de connaissance, qui pouvait alors être distingué du sentir, du percevoir, de l'imaginer, du croire, etc. L'essentiel était de garder constamment présente à l'esprit la distinction entre le point de vue descriptif et le point de vue normatif.

### ***4. La progressivité du raisonnement***

#### *a) Les défauts de la construction argumentative*

Un certain nombre de copies, y compris parmi celles qui ne sont pas les moins bonnes, ne proposent pas d'annonce de plan en fin d'introduction. Il ne s'agit pas d'en faire un défaut dirimant, mais d'avertir que ce parti pris stylistique dessert parfois les candidats en ce qu'il leur épargne avec complaisance de réfléchir à l'articulation logique de leur propos. Beaucoup de copies égrènent des remarques sans véritable fil conducteur. S'obliger à formuler clairement un plan, c'est rendre apparent ce qui fait l'unité du propos car on n'y juxtapose pas des parties, on y articule les étapes d'*un* raisonnement. De la même manière, les transitions entre les parties ne sont pas de simples chevilles rhétoriques, mais des moments de récapitulation, d'objection et de redéfinition qui doivent manifester la nécessité du passage à la partie qui suit. On dit parfois que l'introduction ou les transitions ne doivent pas éventer le raisonnement à venir. Mais ce conseil stylistique, mal appliqué, donne souvent lieu à des formulations nébuleuses. La confusion recherchée est encore de la confusion. On peut lui préférer un principe plus simple et moins contourné : dans une dissertation et en philosophie en général, on n'est jamais trop clair. Sur ce point, le jury évalue moins le résultat atteint que l'effort, la *tendance à la clarté* dont les candidats font preuve envers eux-mêmes et pour leurs lecteurs.

Les copies les plus satisfaisantes ont comme toujours été celles qui se sont efforcées de construire *une progression argumentative maîtrisée*, aussi bien entre les parties qu'au sein des parties elles-mêmes. À cet égard, les candidats feraient bien de s'interdire tout simplement de commencer un paragraphe par « en outre », « de plus », « ensuite », « par ailleurs », « d'ailleurs » et autres locutions qui trahissent un procédé seulement cumulatif ou narratif, une simple juxtaposition ou, pire, une association d'idées.

On pourrait souhaiter que les candidats s'interdisent en particulier ce qu'on pourrait appeler des *consécutions abusives*, dont voici quelques exemples : la pensée a des conditions, donc elle est conditionnée, donc elle est aliénée ; penser consiste à s'abstraire de la réalité, donc cette action n'appartient pas au réel ; penser est un processus interne, donc qui dépend intégralement d'un sujet ; comme il est impossible de ne penser à rien, c'est qu'on pense toujours ; la pensée exige d'être exprimée publiquement, donc penser est un acte collectif ; penser suppose la conscience de soi, donc penser c'est être. Chacune de ces inférences est fautive, à un titre ou à un autre, ou requiert à tout le moins des médiations à expliciter. La dissertation de philosophie est par excellence le lieu où ce type de conclusion hâtive devrait être proscrit.

#### b) *Les plans-type*

Plusieurs copies, après une première partie (1) résumant très vite le *cogito*, ont construit leur deux dernières parties de la sorte : (2) penser « a des effets positifs et libérateurs », c'est-à-dire rend libre, sans proposer de définition, même provisoire, de la liberté, (3) mais penser peut aussi « avoir des effets négatifs et aliénants », pour conclure que penser « peut mener l'homme vers le progrès, mais cela a aussi des facettes perverses. Cela peut l'élever au-dessus de l'animal ou l'aliéner ».

Un autre type de plan est souvent revenu dans les copies, avec des variations locales : 1) lier avec Descartes la pensée et la conscience de soi et en faire une manifestation privilégiée de la subjectivité humaine ; 2) montrer les divers conditionnements qui limitent l'idée d'une pensée qui serait à la libre disposition du sujet 3) rétablir le lien entre pensée et liberté en montrant, dans un geste spinoziste, que la prise de conscience pensante de ces déterminismes nous en libère. Si cette démarche n'était pas irrecevable et a pu donner lieu à de fort bonnes copies en raison de la qualité des enchaînements argumentatifs jointe à la précision des distinctions et des références, il faut bien reconnaître qu'elle exposait à plusieurs risques : affirmer de façon simpliste, dans la première partie, l'identité de la pensée et de l'être en croyant suivre Descartes ; se contenter, en deuxième partie, d'une liste caricaturale (et elle-même déterminée) des divers déterminismes, avec références obligées à Marx, Bourdieu et Orwell ; dériver, dans la dernière partie, vers un propos sur la liberté qui s'éloigne de la recherche de la définition de la nature de la pensée.

#### c) *Les références*

Encore et toujours, il convient de rappeler que la simple mention d'un philosophe ou d'un aspect de sa pensée résumé sous la forme de slogans plus ou moins heureux (la mention du *cogito*, du prétendu « mythe de la caverne », ou du « monde des Idées ») ne constitue en rien un argument. La convocation et l'utilisation des auteurs se fait encore trop souvent sur le mode de l'allusion, à différents degrés de familiarité, le pire étant la mention d'un nom entre parenthèses. La référence est à proprement parler un acte impliquant qu'on précise ce qu'on emprunte à un auteur et ce qu'on en fait dans l'argumentation en cours.

#### α) Référence et approximation : le *cogito*

Un nombre écrasant de copies s'est référé à Descartes et au *cogito*, comme résultat de la méthode du doute hyperbolique. Si cette référence avait bien entendu un intérêt, force est toutefois de

constater qu'elle a poussé les candidats à identifier la question de la nature de la pensée et celle du sujet de la pensée, sans interroger la nécessité de ce déplacement lui-même. Par ailleurs, elle a donné lieu, avec une constance surprenante, à deux lourds contresens : celui selon lequel Descartes ferait de la pensée le propre de l'homme ; celui selon lequel Descartes affirmerait l'identité de l'être et de la pensée, et dont les candidats croyaient pouvoir s'autoriser pour affirmer que « penser, c'est être » ou « c'est exister » – formule qui devenait franchement absurde quand elle revenait à soutenir que la pensée était la condition de l'existence.

Soulignons que les candidats auraient pu faire un usage plus pertinent et fécond de la référence cartésienne en s'appuyant non pas sur le *cogito* mais sur le passage presque aussi célèbre des *Méditations métaphysiques* où, après s'être découvert « une chose qui pense », le philosophe entreprend de définir ce dernier terme et écrit : « c'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent ». Nul doute que cette liste permettait de reformuler de façon efficace la question du sujet : y a-t-il une faculté propre de la pensée ? Toutes nos facultés sont-elles autant de modalités de la pensée ? La pensée est-elle le résultat de l'exercice de nos différentes facultés ? Comment situer alors l'esprit, l'entendement ou la raison par rapport à cette pensée ?

Il faut rappeler qu'il n'y a pas, en philosophie, de référence obligée. Le recours à Descartes était compréhensible et même prévisible, mais il ne revêtait aucun caractère obligatoire. Ce qui doit être perçu comme impératif, c'est bien davantage de maîtriser les références qu'on choisit de convoquer. Mieux vaut partir du principe qu'il faut ignorer superbement ce que l'on ne connaît qu'à moitié, plutôt que de réciter de manière scolaire et imprécise, voire fausse une référence dont on ne sait d'ailleurs que faire dans le développement de son propos.

À ce sujet, on peut rappeler les écueils d'une lecture exclusive de la deuxième *Méditation*. La lecture des quatre suivantes (sans parler du *Traité des passions*) éclaire aisément le premier contresens qu'on a mentionné : l'âme n'est pas logée dans le corps comme un pilote en son navire, et les passions sont des passions *de l'âme*, c'est-à-dire aussi des pensées, même si elles sont causées par le corps. Ce sont elles qui nous procurent toute la douceur que nous pouvons espérer en cette vie (art. 212 des *Passions*). Le second contresens repose sur une confusion étrange entre cause et preuve. Si la pensée est la preuve de mon existence, il ne s'ensuit pas qu'elle en soit la cause : je ne suis pas la cause de mon existence, mais j'ai été créé, c'est tout le propos de la troisième *Méditation*.

Ce dernier contresens va assez contre le sens commun et l'on est toujours surpris du nombre de propositions paraissant absurdes et donc manifestement fausses (même aux yeux du candidat lui-même) qu'on peut trouver dans les copies. Certes, c'est un motif cartésien bien connu qu'« on ne saurait rien imaginer de si étranger et si peu croyable, qu'il n'ait été dit par quelqu'un des philosophes », mais l'exercice philosophique de la dissertation commence quand on renonce à présenter des opinions fantasques (auxquelles soi-même on n'accorde aucun crédit) appuyées plus ou moins habilement sur l'autorité d'un philosophe connu, pour préférer examiner des positions qu'on trouve sensées et des arguments qu'on trouve solides vis-à-vis d'un problème précis qu'on a construit.

### β) Références connues mobilisables sur le sujet

D'autres références, souvent acquises dès la classe terminale, auraient pu être mises à profit par les candidats pour interroger frontalement la nature de l'activité de penser. Platon (« la pensée est

un dialogue intérieur de l'âme avec elle-même») pouvait conduire à souligner la dimension critique et réfutative, voire dialectique, de la pensée. Kant (« penser c'est juger »; donner « beaucoup à connaître » et « peu à penser ») pouvait orienter soit vers une analyse des modalités du jugement, c'est-à-dire sur les rapports entre le particulier et le général mais aussi sur la différence entre la détermination (appliquer une règle à un cas) et la réflexion (chercher la règle sous laquelle tombe le cas), soit encore vers les rapports complexes entre pensée et connaissance, c'est-à-dire finalement sur le statut de la raison. Alain lui-même (« penser, c'est dire non ») pouvait permettre d'interroger la portée pratique, sociopolitique de la pensée et notamment, en rejoignant Platon, son rapport avec le régime de l'opinion, aussi bien dans le cadre de la connaissance que dans celui des sociétés démocratiques.

## V. QUELQUES EXEMPLES DE BONNES OU TRÈS BONNES COPIES

### 1. Une bonne copie (14/20)

Partant de la nouvelle *Funès ou la mémoire* de Borges, la copie développe l'idée que la pensée doit impérativement s'identifier au réel, sous peine de le rendre impensable. S'appuyant sur l'interprétation par Hintikka du cogito cartésien comme énoncé performatif, la copie souligne que la pensée est une action en ce qu'elle produit l'être pensant et qu'elle constitue ainsi une activité fondamentale par laquelle l'être s'ouvre à soi. Cependant, ce pouvoir performatif ne tient pas à la pensée seule, ou en tout cas il oblige à considérer qu'il repose à son tour sur le pouvoir des mots. Mais ces mots eux-mêmes tirent leur sens et leur contenu des impressions premières qui en sont causes, si bien que la pensée doit être définie comme une classification à travers le langage des impressions sensibles. Cependant, cette définition apparaît réductrice en ce qu'elle passe sous silence la puissance de la pensée, qui peut concevoir des idées qui n'ont pas d'impressions pour cause. C'est alors le lieu de distinguer entre penser et connaître, à partir d'une reprise des distinctions kantienne de la *Critique de la raison pure*.

### 2. Une excellente copie (19/20)

La copie commence par un certain nombre de distinctions précises articulées sur une étude du langage (penser à, penser que, etc.) pour aboutir à un fil directeur : la question de l'articulation entre la pensée et le réel. La réflexion commence par définir à partir du Wittgenstein du *Tractatus* la pensée comme une image de la réalité et des faits, pour montrer que cette activité de représentation construit le monde aussi bien que le sujet de la représentation qui interprète le monde (avec Ricoeur). Cependant, le propos se heurte à l'objection de l'universalité du monde et de la pensée. Il met donc dans un second temps en évidence les règles de la pensée à partir d'une reprise fine de l'idée d'une grammaire universelle chez Chomsky et de la distinction entre compétence et performance. Elle développe ces règles en distinguant avec Kant les concepts purs de l'entendement et les formes *a priori* de l'intuition. En s'appuyant sur la distinction entre penser et connaître, elle peut alors indiquer le pouvoir pratique de la pensée et son incarnation dans la marche de l'histoire. Elle finit ainsi par avancer que la différence entre le réel et la pensée n'est que de degré.

*à partir des observations des membres de la commission*